**C’est quoi cette histoire d’historiens ?** *Métier d’historien*. **Episode 2**

Historien, ou historienne, c’est un « métier ».

On ne peut guère prononcer une telle phrase sans penser au sous-titre donné par Lucien Febvre à l’ultime réflexion que Marc Bloch offrit à la postérité, avant d’être fusillé par les Allemands le 16 juin 1944, pour faits de résistance au sein du Réseau Franc-Tireur.

L’ouvrage publié à titre posthume, en 1949, reçut de celui qui en était le dédicataire le titre suivant « Apologie pour l’histoire ou « Métier d’historien ».

Dans l’épisode précédent, je partageais avec toi quelques citations de médiévistes, c’est-à-dire d’historiennes et d’historiens qui étudient le Moyen Age qui nous donnaient à entendre que plusieurs « moyen âge » peuvent coexister : celui des imaginaires, celui des idéologies et … celui des historiens…

Les médiévaux, c’est-à-dire cette fois, les hommes et les femmes qui ont vécu durant le Moyen Age, avaient le gout des florilèges, des collections de citations, d’extraits d’auteurs ou de textes… Et sans doute que moi-aussi… Alors à nouveau, j’aimerais commencer en cueillant, en recueillant quelques idées énoncées par ce grand historien que fut Marc Bloch quand il écrivit sur son « métier », parmi celles que Jacques Le Goff avaient lui-même mises en valeur en 1997.

« L’histoire, science du temps et du changement, pose à chaque instant de délicats problèmes à l’historien, ainsi par exemple, à « *son grand désespoir […] les hommes n’ont pas coutume chaque fois qu’il change de mœurs de changer de vocabulaire* ».

« Si le passé est par définition une donnée que rien ne modifiera plus […] la connaissance du passé est une chose en progrès qui sans cesse se transforme et se perfectionne ». Mais « comprendre le passé en historien, c’est aussi se défaire de l’illusion paresseuse, que les « origines sont un commencement qui explique » ».

Défenseur d’une histoire « large et humaine », il confie encore que l’historien doit savoir dire « *Je ne sais pas, je ne peux pas savoir* »…

L’ouvrage est une proposition de méthode. L’une des préoccupations de Marc Bloch précise encore Jacques le Goff, c’est bien de « définir l’historien comme un « homme de métier ».

Un métier… Savais-tu, d’ailleurs que quelque-chose de la notion même de « métier » se précise déjà au Moyen Age d’ailleurs, vers les XIIe-XIIIe siècles. Des individus se regroupent autour de savoir-faire spécifiques, de gestes communs qui leur ont été transmis, pour produire un travail dont la qualité peut être contrôlée, jaugée.

Le respect de bonnes pratiques collectivement établies et consenties fait en retour l’honneur de la profession. Le savoir trouve aussi sa place dans ce monde nouveau des métiers, et de la ville.

Il n’est plus seulement détenu dans les monastères. Mais il reste une affaire d’hommes d’Église, de clercs, tout en s’inscrivant dans le paysage nouveau des villes d’Europe (Paris, Bologne, Oxford, pour commencer). Une Université, c’est d’abord une « corporation », des maîtres (qui enseignent, lisent et enrichissent de leur commentaires les textes qui font autorité, en philosophie, médecine, droit ou théologie) et des étudiants (qui se forment, et pratiquent des exercices pour élaborer une pensée complexe, étayée par ces textes commentés.) Le mot « université » a fini par désigner dans le français moderne ces lieux d’étude que dans le latin des clercs du Moyen Age, on a appelé aussi *Studium*.

Faire « métier » d’historienne, aujourd’hui, en 2025, et l’exercer au sein d’une université, ce n’est bien sûr pas la simple projection de pratiques vieilles de 800 ans…

Mais quand on consacre ses journées de travail à mieux comprendre les sociétés du Moyen Age, on ne peut pas ne pas déceler dans cette « matrice » là, quelques traces de mots, et parfois de pratiques qui résonnent encore dans les lexiques et les expériences d’aujourd’hui.

Mais n’oublions pas la leçon de Marc Bloch et nombre de ses héritiers : les lexiques peuvent demeurer, les sens qu’ils recouvrent, changent eux dans le temps…

Le monde des universités a bien changé depuis les premiers statuts octroyés aux « maîtres » et étudiants de Paris, par le roi Philippe Auguste, en 1200. D’ailleurs, moi qui suis « maîtresse de conférences », je suis bien placée pour m’en rendre compte… La langue médiévale, que parlaient les hommes et les femmes dans leur vie quotidienne, la langue « vernaculaire » comme on dit, eut très tôt le goût et le souci de féminiser les noms et les fonctions… mais encore fallait-il que cela corresponde à une réalité vécue, pensable... Et dans les universités médiévales, il n’y avait pas de femmes « *magistrae* » (comme on l’aurait peut-être exprimé dans le latin du monde du savoir)… Les mentalités du Moyen Age ne sont pas seules à incriminer sur ce sujet-là… Combien de siècles encore, jusqu’à la fin du XIXe, et même à bien des égards, une très longue première moitié du XXe, avant que les interdits réglementaires, puis les freins culturels et les verrous sociétaux ne sautent pour permettre l’accès des femmes à l’enseignement supérieur, ses diplômes et ses métiers.

Tu vas penser que je m’égare… oui et non…

Car c’est bien aussi cela que de faire de l’histoire aujourd’hui, depuis au moins les premières décennies du XXe siècle, avec Lucien Febvre et Marc Bloch et plus encore depuis les années 1970 avec Jacques le Goff et d’autres : interroger tous azimuts le fonctionnement des sociétés, et pas seulement raconter les batailles, ou les vies des « hommes illustres ». Mettre en question les possibles d’une société à une époque donnée, pour mieux saisir les « pourquoi » et les « comment », mais aussi les stratégies de résistance, d’ébranlements, les moyens d’actions des individus ou des groupes sociaux, les déplacements dans les manières de penser le monde, comme de le sentir, ou de l’exprimer.

Par les sources, les traces laissées par les sociétés humaines (écrites, peintes, bâties, chantées, que sais-je, tout peut faire source pour qui veut bien s’en saisir...), on peut engager l’enquête.

La première fois que le mot « histoire » a fait irruption dans le langage humain, c’était vraisemblablement en grec, dans la langue d’Hérodote de Thourioi, en Asie Mineure, au Ve siècle avant l’ère chrétienne : et *les historiai* qu’il a laissés au monde, ce sont d’abord des enquêtes pour comprendre les causes de la guerre, saisir des spécificités des milieux et des temps, et empêcher que ne s’efface leur mémoire … Et c’était il y a 2500 ans…

Et aujourd’hui ?

Aujourd’hui, Les historiens et historiennes médiévistes interrogent les sources laissées par ces sociétés humaines afin d’en saisir, avec toujours plus de nuances, les contours, les ressorts ou les dynamiques. Étudier en historien.e l’époque médiévale, c’est chausser des lunettes adaptées pour lire et appréhender le sens technique, situé des textes produits et conservés, mais aussi pour en saisir la portée, la signification, pour celles et ceux qui les élaborent ou les reçoivent.

Parmi les acteurs du Moyen Age qui ont laissé des traces de leurs activités, certains vont élaborer des règles qui doivent façonner les conduites de vie de leurs contemporains ; d’autres vont veiller à faire respecter ces normes, selon la bonne mesure du temps ; d’autres encore vont chercher à transformer des contraintes en opportunités sociales ou politiques. Des trajectoires de vie particulière peuvent aussi se révéler dans leur singularité ; elles éclairent ce que les hommes et les femmes du Moyen Age ont pu ou su faire des injonctions sociales de leur temps.

Les historiens et historiennes de « métier » ne cherchent pas en soi à restituer le réel, sans doute parce qu’il resterait de toute façon inconnaissable, impénétrable, comme inaudible pour des personnes d’aujourd’hui. Bien sûr qu’il faut avoir de la technicité pour déchiffrer les écritures d’autrefois, traduire les langues d’autrefois, mais plus encore pour mesurer l’historicité des vocabulaires, des notions, des arrière-pensées, des institutions comme des pratiques sociales.

Historiciser, c’est d’abord assumer l’altérité de ce qu’on a sous les yeux, pour aller vers cet objet (matériel, intellectuel, artistique, sensible) en essayant de rendre à nouveau « audible », « intelligible » sa petite musique, son sens littéral, puis sa portée en contexte. Alors, il faut ensuite s’outiller d’une méthode, d’un questionnaire, d’une grille de lecture.

Enquêter, ce sera poser des questions à sa source et se poser des questions à soi-même face à cette source ; ce sera comparer, mettre en perspective d’autres sources, pour défier les fausses évidences ; et enfin il faudra « faire récit » de ce qu’on pense avoir compris, grâce aux lectures des travaux des autres chercheuses et chercheurs, d’horizons disciplinaires parfois très différents, et grâce aux précieux bagages des sources qu’on a collectées du passé.

Crédits

* « Pour délaisser tristesse et joye », anonyme, ms. Ox. Bod., 213, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* « A tart peut on cuer dolent conforter », anonyme, ms. dit « de Chypre », dans *Je loe amour*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* Extrait instrumental, anonyme, codex Faenza, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* El.iota, « Vie d’bâtard », création originale pour le programme Fil\_IAM.